

Marathon romain

Liberation, 14 juillet 2008

Cinq heures quarante-cinq de Shakespeare en néerlandais, sans entracte : les audacieux ont raison de tenter le pari. Inutile d'emporter des bouteilles d'eau et des sandwiches, le Toneel Groep d'Amsterdam a tout prévu. Et aucune raison d'appréhender crampes ou mal de dos : on peut se lever quand on veut. Et pas seulement pour se balader dans la salle.

Au bout de vingt minutes, la scène est déclarée «ouverte» : les spectateurs sont bienvenus sur le plateau. On peut y déambuler, s'asseoir sur des canapés au milieu des comédiens en train de jouer. On peut aussi se désaltérer au bar côté cour, ou bien consulter son courrier électronique sur l'un des quatre ordinateurs mis à disposition.

Mangas

On ne perd rien du spectacle. Des caméras sont braquées sur les comédiens et retransmettent les images sous-titrées sur des écrans disséminés un peu partout. Mais il y a aussi de vraies télévisions, avec des programmes variés : CNN, la météo, des mangas. Et si l'on est fatigué de la salle et du plateau, il est même possible de sortir - des écrans ont été installés dans le hall et les couloirs du gymnase où a lieu la représentation. Mais pas dans les toilettes de chantier à l'extérieur (rien n'interdit formellement d'utiliser celles de la troupe, en coulisses).

Evidemment rien de tout cela ne présage de la qualité du spectacle. Si le projet imaginé par le metteur en scène Ivo van Hove est aussi fort, c'est que le changement des codes de la représentation y est largement illusoire. Très vite, il ressort ici que le théâtre résiste d'autant mieux à tout bouleversement, qu'il utilise ses armes les plus anciennes : un texte, des acteurs, une conviction. La présence du public, la multiplication des écrans, la volonté de rechercher des formes dans le goût d'aujourd'hui n'est pas une fin en soi, mais en moyen de refonder l'écoute. Faire entendre Shakespeare le mieux possible, telle est la feuille de route du Toneel Groep.

Les spectateurs ont beau avoir envahi la scène, l'espace de la représentation est intégralement préservé. La troupe ne pratique d'ailleurs aucun racolage, aucune forme d'interactivité. Bienvenu, le public reste un fantôme étranger à la réalité des acteurs. La frontière scène-salle demeure inviolable, même mouvante. Un quidam peut engloutir son sandwich à vingt centimètres d'Antoine ou de Cléopâtre qui s'enlacent, nul ne moufte : on a rarement connu public aussi respectueux.

Le décor, avec ses espaces multiples délimités par des canapés et des écrans, évoque le hall d'un grand hôtel moderne (le metteur en scène parle aussi d'un «centre de conférence»). Ce que Ivo van Hove cherche à faire entendre, d'une pièce à l'autre, c'est

d'abord les multiples facettes du discours politique. Central dans Coriolan, où le général vainqueur, qui ne cache pas son mépris de la démocratie, entre en conflit violent avec les tribuns du peuple. Essentiel dans Jules César, où Brutus, au nom de la démocratie, justifie l'assassinat préventif. Et où Marc Antoine, dans un des monologues les plus célèbres de l'histoire du théâtre («César était modeste, mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et Brutus est un homme honorable...»), pousse au sommet l'art de saper l'ordre de son propre discours. Plus complexe, Antoine et Cléopâtre entrelace le politique et l'affectif - ou le sexuel -, remettant de la chair au cœur des alliances, des complots et des guerres.

Compte à rebours

On entend tout cela dans les Tragédies romaines, qui redéclinent la parole politique sous toutes les formes que nous lui connaissons aujourd'hui (plateau de télévision, tribune de congrès, commission parlementaire, adresse en public), ou lui imaginons (contacts secrets, propos «off», discussions dans le cercle familial). Le spectacle fonctionne comme un gigantesque compte à rebours, où rien n'est laissé au hasard : «Assassinat de Coriolan dans 20 minutes», «Mort de Cléopâtre dans 140 minutes», etc : des annonces défilent sur un écran lumineux qui diffuse aussi, aux changements de décor, les dernières actualités - embouteillage, visite d'Assad à Paris...

Le bordel entretenu, la liberté laissée au public n'a de sens que dans une machine inéluctable. Il apparaît vite que le meilleur endroit pour suivre le spectacle reste, de beaucoup, la salle. C'est de là qu'on a la vision d'ensemble, de là aussi qu'on apprécie le mieux l'incroyable talent d'acteurs que rien ne déconcentre.